

## Abdelkader Hadj Ali (1883-1957)<sup>1</sup>

Nationaliste algérien.

Né en 1883, originaire d'Oranie, Abdelkader Hadj Ali arrive en France peu avant la Grande guerre et y travaille en tant que marchand ambulant. Naturalisé français en 1911, il est mobilisé en 1914. Blessé au combat une année plus tard, il est hospitalisé à Bordeaux où il passera les dernières années de la guerre comme interprète. De retour à Paris, où il travaille comme quincaillier, il adhère à la SFIO, puis au Parti communiste après le Congrès de Tours de 1920. Formé à l'école des cadres du PCF à Bobigny, il écrit dans *Le Paria*, puis dans *Caserna*, journal anti-militariste destiné aux soldats algériens, tout en poursuivant son ascension politique au sein du Parti communiste français. En 1924, il dirige l'Union intercoloniale du PCF. La même année, il se présente comme candidat communiste aux élections législatives et sera battu de justesse. C'est en 1925, après un séjour à Moscou pour assister au Vème Congrès de l'Internationale communiste, que sa carrière s'accélère. En 1926, il participe, avec Messali Hadj, à la création de l'Etoile nord-africaine, dont il devient le premier président. Pris par ses activités au sein du PCF, dont il devient membre du Comité directeur du PCF la même année et par ses activités professionnelles, il demande à Messali de devenir président de l'Etoile, dont il suivra le développement pendant plusieurs années, comme organisateur du mouvement en région parisienne ou plus tard comme directeur de *El Ouma*, le journal de l'ENA. Abdelkader Hadj Ali prend petit à petit ses distances avec le PCF et l'Etoile avant de quitter définitivement la scène politique.

---

<sup>1</sup> Biographie faite par Rabah Aïssaoui

## Baya (1931- 1998)<sup>2</sup>

Artiste-peintre algérienne

Baya est née le 12 décembre 1931 à Bordj el Kiffan (Fort-de-l'Eau), aux environs d'Alger. Orpheline, elle est recueillie à l'âge de cinq ans par sa grand-mère qu'elle aide dans son travail dans une ferme de colons. En 1943, ses premières réalisations de modelages et de ses dessins attirent l'attention de Marguerite Caminat, sœur de la propriétaire du domaine. Elle la prend alors en charge et lui donnent les moyens de s'exprimer. Aimé Maeght, de passage à Alger, découvre fortuitement ses œuvres chez son ami le sculpteur Jean Peyrissac et tombe sous le charme : Baya part en 1947 à l'âge de seize ans pour Paris à l'occasion de l'exposition de ses aquarelles au sein de la galerie Maeght. Ses tableaux provoquent un véritable engouement dans le tout-paris qui s'émerveillent pour sa naïveté picturale, son catalogue est même préfacé par André Breton. Lors de cette même exposition, le maître du surréalisme dira d'elle: « ***Je parle, non comme tant d'autres pour déplorer une fin mais pour promouvoir un début et sur ce début Baya est reine. Le début d'un âge d'émancipation et de concorde, en rupture radicale avec le précédent et dont un des principaux leviers soit pour l'homme l'imprégnation systématique, toujours plus grande, de la nature.(...) Baya dont la mission est de recharger de sens ces beaux mots nostalgiques:'l'Arabie heureuse'. Baya, qui tient et ranime le rameau d'or<sup>3</sup>.* »**

En février 1948, elle fait également la une du magazine de mode *Vogue* (édition française). Celle qui signe ses œuvres de son seul prénom reste quelques années en France et côtoie ainsi Braque ou Picasso qu'elle rencontre en 1949 à Vallauris où elle réalise des sculptures en céramique à l'atelier Madoura. En 1953, elle se marie avec le musicien El Hadj Mahfoud Mahieddine et s'installe à Blida en Algérie : c'est la fin d'une époque. Après une interruption de dix ans, elle reprend le chemin de son atelier grâce aux encouragements de Jean de Maisonseul, directeur du musée des Beaux-Arts d'Alger où elle expose en 1963, puis en 1964 à Paris. Dans les années 80 et 90, ses œuvres sont présentées en France au Musée Cantini de Marseille en 1982,1988 et à Paris en 1984, 1987, et 1991.

Son oeuvre est composée de couleurs très vives et dominée par le rose indien et le bleu indigo. Ses aquarelles et ses gouaches mettent en scène la plupart du temps des paysages sous-terrains aquatiques, royaume de la faune et de la flore, (« Poissons dans les eaux 1966 »),

---

<sup>2</sup> Biographie faite par Naïma Yahi

<sup>3</sup> Breton André, « Baya », catalogue d'exposition, coll. « derrière le miroir », Edition Adrien Maeght, Paris, 1947.

mais également le monde secret des femmes du Maghreb ou la beauté des oiseaux et de la musique (« Bouquets entre oiseaux et mandore » 1966).

#### Citations :

**« Baya est la sœur de Schéhérazade. Schéhérazade, la tisserande des mots qui éloignent la mort. Schéhérazade, cette autre femme qui fabule pour compenser sa réclusion. Nous voici donc dans le conte, avec ses *univers merveilleux* (titre d'une œuvre de 1968). Baya abroge les formes, les classifications et les dimensions : l'oiseau s'étire et devient serpent, arbres et cahutes poussent de guingois, les vases se ramifient, deviennent arborescents comme des queues ou des huppés d'oiseaux. Dans cette sorte de village des origines où cases, arbres et oiseaux sont emmêlés, les paysages et objets baignent dans l'informulé et la liberté du monde placentaire. Aucun centre de gravité n'est admis. Tout l'effort de l'artiste est tendu vers la recherche d'une sorte d'harmonie prénatale que la découverte du monde normé, balisé, anguleux nous a fait perdre ».**

#### **Tahar Djaout, *Schéhérazade aux oiseaux*, 1987**

#### Bibliographie :

- \* *Baya*, préface de Gaston Defferre, texte de Jean de Maisonseul, Musée Cantini, Marseille, 1982.
- \* *Algérie, Expressions multiples (Baya, M'hamed Issiakhem, Mohammed Khadda)*, avant-propos de Henri Marchal, préface de Kateb Yacine, textes de Jean Pélégri, Jean de Maisonseul, Benamar Mediène et Michel-Georges Bernard, *Cahiers de l'ADEIAO* n°5, Paris, 1987 (ISBN 290626704X).
- \* *Baya*, Editions Bouchène, Alger, 1988.
- \* *Trois femmes peintres, Baya, Chaïbia, Fahrelnissa*, Institut du Monde Arabe, Paris, 1992.
- \* *Baya parmi nous*, entretien avec Baya par Dalila Morsly, textes d'André Breton, Jean de Maisonseul, Ali Silem, Hassen Bouabdellah, Jean Pélégri, Djilali Kadid, Lucette Albaret, *Algérie Littérature/Action* n° 15-16, Marsa éditions, Paris, 1997.
- \* *Baya*, textes d'André Breton, Frank Maubert et Jean Peyrissac, Maeght éditeur, Paris, 1998.
- \* *Baya*, textes de Lucette Albaret, Michel-Georges Bernard et François Pouillon, *Cahiers de l'ADEIAO* n° 16, Paris, 2000 (ISBN 2906267163).

\* Jean Sénac, *Visages d'Algérie, Regards sur l'art*, Paris, Paris-Méditerranée / Alger, EDIF 2000.

\* *Baya*, avant-propos de Michèle Moutashar, textes de Edmonde Charles-Roux, Michel-Georges Bernard, Lucette Albaret, Musée Réattu, Arles, 2003.

## Colonel Chérif Yves ben Larbi Cadi (1867-1939)<sup>4</sup>

D'origine modeste, Chérif ben Larbi Cadi est né le 22 octobre 1867 au douar des Beni-Yaya près de Souk Arhas. Il est l'un des descendants de la tribu hillalienne dont l'un des membres, Sidi Embarek ben Kablout, avait fondé une confrérie religieuse dans la région de Kenchela. Il fut élevé, avec ses neuf frères et sœurs, sous une tente traditionnelle. L'année de sa naissance est marquée par un hiver extrêmement dur et une disette ; un an après sa naissance, son père mourut d'épuisement, suivit, peu de temps après de sa mère. Devenu orphelin, le jeune Chérif est pris en charge par son frère, aîné Tahar, qui vivait à Souk Arhas. Tahar est *bachadel* (juge suppléant du cadî) dans cette localité et son frère cadet, Abdallah, exerce les fonctions de cadî à Bou Hadjar. Ses frères prirent en charge son éducation et, jusqu'à l'âge de douze ans, il suivit sa scolarité à Souk A à la seule école ouverte aux enfants musulmans : l'école coranique. Puis, il intègre l'école primaire de sa ville. Ses instituteurs détectent très vite ses capacités intellectuelles, ils décident de lui faire prendre des cours de soutien pour qu'il puisse rattraper son retard sur ses camarades français. En deux ans à peine, Chérif Cadi parvient à intégrer l'ensemble du programme de primaire. Il peut désormais intégrer le prestigieux collège de Constantine. Là encore, il doit sa réussite scolaire à ses professeurs, dont un certain M. Calais, qui n'hésitaient pas à lui donner des cours particuliers pour qu'il puisse améliorer ses résultats scolaires. À 18 ans, Chérif Cadi décroche brillamment son baccalauréat ès sciences. Il est à cette époque, l'un des très rares musulmans à être bachelier. Mais Chérif a soif de connaissance, il souhaite poursuivre ses études. Encouragé par ses frères, il sollicite une bourse d'études au Gouvernement d'Alger pour pouvoir intégrer les classes préparatoires aux grandes écoles du lycée d'Alger. Chose exceptionnelle, Chérif Cadi obtient ce fameux sésame et intègre son lycée en septembre 1885. Le 4 avril 1887, il réussit son concours d'entrée à l'Ecole polytechnique de Paris. Chérif Cadi devient ainsi, et pendant longtemps, le seul étudiant musulman à intégrer ce prestigieux établissement. Le 1<sup>er</sup> octobre 1887, il arrive à Paris, une ville dont il ignore tout mais qui le fascine. Élève assidu, il est fier d'appartenir à cette grande école de la République. C'est durant ces années d'apprentissage qu'il s'initia à l'astronomie. En 1889, il réussit avec succès ses examens finaux, au 146<sup>e</sup> rang sur 223. Diplômé de Polytechnique, il choisit, contrairement à l'Emir Khaled, d'abandonner son statut musulman pour devenir citoyen français de pleins droits. Par décret du 12 septembre de la même année, il obtient sa naturalisation. Pour

---

<sup>4</sup> Biographie faite par Linda AMIRI

marquer sa différence, il choisit de s'appeler désormais : Chérif Yves Cadi. Jeune diplômé, il intègre l'Ecole d'artillerie et du génie de Fontainebleau, avant d'être promu Lieutenant, le 1<sup>er</sup> octobre 1891 et d'intégrer le 8<sup>e</sup> régiment d'artillerie en garnison à Toul. Pour échapper à la vie de garnison et se rapprocher de sa famille, il sollicite sa mutation au 19<sup>e</sup> corps d'armée stationné en Algérie, ce qu'il obtient. Le 2 mai 1893, il prend son commandement au 12<sup>e</sup> régiment d'artillerie à Alger. Républicain, il suit avec attention le déroulement du procès du Capitaine Dreyfus qui s'ouvre le 15 octobre 1895 à Paris. Officier de carrière posté en Algérie, Chérif Yves Cadi choisit pourtant son camp : celui des Dreyfusards. Cette position ne lui vaudra cependant pas de sanctions, sa carrière se poursuit sans encombre, mais même naturalisé, Chérif Yves Cadi subit la discrimination que tout gradé musulman connaît à cette époque, il ne sera jamais nommé général. Le 4 mai 1897, il est détaché à la batterie d'artillerie de Philippeville, ancien comptoir phénicien. Quelques mois plus tard, lors d'une permission, un événement ravive sa foi religieuse : le 4 mai 1897, il échappe de peu à un immense incendie lors d'une représentation cinématographique au Bazar de la Charité, rue Jean Goujon. Dès lors, il ne se sépara plus de chapelet. Peu de temps après, il est affecté à Bougie, capitale de la Grande Kabylie, où il dirige une unité composée de tirailleurs algériens. Le 12 juillet 1900, il reçoit l'ordre de rejoindre le 3<sup>e</sup> bataillon d'artillerie à Bizerte en Tunisie, où il est promu Capitaine. La même année, il épouse Jeanne Dupré, fille d'un officier français. Proche du scientifique Théophile Moreux, il participa avec lui le 14 novembre 1907 à l'observatoire de Bourges en compagnie du savant et de son équipe, à une étude astronomique sur le passage de Mercure, qui donna lieu à une publication. À la veille de la Première Guerre mondiale, Chérif Cadi prend position dans le débat lancé par les Jeunes Algériens. Profondément attaché à la France, il se déclare pour l'assimilation de ses coreligionnaires, mais il se dit persuadé que celle-ci ne peut se faire que par la scolarisation massive de la jeunesse musulmane. Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Le 24 septembre, Chérif Yves Cadi est affecté à une batterie d'artillerie lourde en formation à Champigny-sur-Marne. Pendant deux mois, il doit former pendant deux mois des artilleurs. Puis, il rejoint Montdidier dans la Somme, où il est chef d'escadron. Dans une lettre adressée à son ami Louis Joly et datée du 16 décembre 1914, Chérif Yves Cadi déclare : « C'est une guerre horrible qui anéantit tout ce qui respire et jusqu'à notre âme. Mon cher frère, chacun ici participe à sa propre ruine »<sup>5</sup>. Le 1<sup>er</sup> novembre 1915, Chérif Yves Cadi est donc chef d'escadron affecté au 113<sup>e</sup> régiment lourde hippomobile (R.A.L.H). Il participe avec héroïsme

---

<sup>5</sup> Cité par Jean-Yves Bertrand-Cadi, *Le colonel Chérif Cadi. Serviteur de l'Islam et de la République*. Éditions Mazonneuve-Larose, Paris : 2005, p.90.

aux difficiles combats dans la Somme et, le 15 octobre 1915, il est promu officier de la Légion d'honneur et est décoré de la croix de guerre avec palme. Son unité est ensuite chargée, en février 1916, de la protection du fort de Douaumont pendant la bataille de Verdun. Le 16 avril 1916, Chérif Yves Cadi est cité à l'ordre de la 11<sup>e</sup> armée de Verdun :

« Officier supérieur remarquable, a su obtenir de son groupe soumis de son groupe soumis fréquemment à des bombardements particulièrement intenses et meurtrière, une action continue et efficace. Il a su faire de son unité un groupe d'élite très soudé et particulièrement combatif qu'on appelle familièrement le groupe Cadi<sup>6</sup>. Épuisé, son bataillon est cependant renvoyé dans la Somme afin de soutenir les troupes lors de la bataille qui y fait rage.

Souffrant de fièvre paludéenne et d'épuisement, le Capitaine Cadi est évacué vers l'hôpital temporaire n°22 à Villers-Cotterêts dans l'Aisne. Alors âgé de 49 ans, il mis en congé de convalescence pendant deux mois. Mais, le 7 août alors qu'il se repose à Limoges chez ses amis français, il reçoit l'ordre de quitter la métropole pour l'Égypte. Cadi est alors désigné pour une mission militaire en Égypte. Il est nommé chef d'escadron de la portion Arabie de la mission militaire d'Égypte (décision ministérielle du 9 août 1916). Là-bas, il rejoint les officiers français venu soutenir au Hedjaz Hussein, chérif de La Mecque pour appuyer la « Révolte Arabe » contre les turcs. Durant cette mission, il devait seconder également Si Kaddour Ben Ghabrit. Sa charge était difficile car, d'une part, il ne parlait pas l'arabe littéraire, et d'autre part il devait concurrencer la mission anglaise de T.E Lawrence.

Sa mission prit fin le 19 novembre 1917, lorsqu'il dû être évacué vers Marseille pour des raisons de santé. Décoré pour son courage durant le conflit, le Capitaine Cadi reçut, en 1919, l'hommage des députés :

« Ce mérite que l'on reconnaît ainsi à vos coreligionnaires, la France vous le reconnaît aussi, capitaine Khaled, petit-fils d'Abdelkader ; aides majors Belkandouz, Meridi, Morsly, Bouloud Bachi... Zouaves ou tirailleurs : Lieutenant colonel Cadi, capitaine Guennoun, lieutenant Tabti, lieutenant Dilmi... »<sup>7</sup>

Le 12 novembre 1919, Cadi prend ses fonctions au Parc d'artillerie de Bizerte, une base navale qu'il connaissait bien mais qui a été durement éprouvé pendant la guerre. Auparavant avait essuyé un refus de servir dans les troupes d'occupation du Liban. Il poursuit sa carrière militaire en Algérie, aux côtés Sa première épouse étant décédée quelques années plus tôt, il

---

<sup>6</sup> *Op.cit.* 95

<sup>7</sup> Cité par J-Y B-- Cadi, p. 194

épousa en seconde noces la veuve du Capitaine Jules Bertrand, mort pendant la guerre en 1915, et adopta ses deux enfants.

Le 30 juin 1921, il reçoit son dernier commandement : celui du Parc d'artillerie d'Oran où il résida jusqu'à la fin de l'année. Sous le pseudonyme HILAL, le Capitaine Chérif signe en 1925, à Oran un premier article de presse à caractère politique. Rappelant la situation de son pays, il écrit : « les populations musulmanes dans leur ensemble forment un peuple encore mineur qui a besoin de tutelle »<sup>8</sup>. Marqué par la guerre mais animé d'une volonté de faire connaître sa religion et sa culture à ses compatriotes français, il publie au début de l'année 1926 son ouvrage *Terre d'Islam*. Salué par *L'Echo d'Oran*, l'ouvrage ne rencontra cependant pas le succès. Proche de l'instituteur Rabah Zenati, il soutient la fondation à Constantine de *La Voix Indigène* le 13 juin 1929. En 1937, il cesse de collaborer à ce journal et prophétise :

« Si on mettait toutes les revendications des indigènes dans une enveloppe et qu'on essaie d'en fixer le sens général par une formule, on serait presque obligé d'inscrire cette chose terrible : Français, allez-vous en. »<sup>9</sup>

Il meurt le 16 juillet 1939 à Bône des suites d'une hémiplégie. Il fut enterré selon les rites de l'Islam, il voulut cependant être enterré avec dans les mains une médaille de Marie, mère de Jésus. Hadj Chérif Yves Ben Larbi Cadi repose à côté de la tombe de Fathima Mannoubia, (Nathalie Charlotte de Moeder, mère d'Isabelle Eberhardt). Sur la tombe de Chérif est marqué : Lieutenant d'Artillerie, Officier de la Légion d'honneur et Membre de la Société Française d'Astronomie. Ce personnage illustre est aujourd'hui méconnu, sa naturalisation et son combat pour l'assimilation, qui ne doit pas être interprété en dehors du contexte historique dans lequel vécut Chérif Yves Cadi, ne fut pas compris pas de l'Algérie indépendante. Un des personnages de *Nedjma*, publié en 1956 par Kateb Yacine, qui fut son lointain cousin, qualifiera celui-ci de « traître ».<sup>10</sup>

### **Source :**

- Jean-Yves Bertrand-Cadi, *Le colonel Chérif Cadi. Serviteur de l'Islam et de la République*. Éditions Mazonneuve-Larose, Paris : 2005

---

<sup>8</sup> Cité par J-Y B-- Cadi, p. 231

<sup>9</sup> Cité par Charles-Robert Ageron, « L'Algérie algérienne » de Napoléon III à De Gaulle, éd. Sindbad, p. 144, cité par J-Y B-- Cadi, p. 258

<sup>10</sup> Op. cit. p. 9



## Emir Khaled Ben Hachemi Ben Abdelkader (1875-1936)<sup>11</sup>

Né à Damas en 1875, l'Emir Khaled est le petit-fils d'Abd el-Kader. En 1892, sa famille est autorisée à retourner en Algérie. Le jeune Khaled est quant à lui envoyé à Paris afin d'y poursuivre sa scolarité au Lycée Louis-le-Grand avant d'intégrer l'Ecole de Saint-Cyr. En 1895, il démissionne de Saint-Cyr et revient en Algérie où sa famille est assignée à résidence à Bou Saâda. L'année suivante il est réadmis à Saint-Cyr et en sort diplômé en 1897. Lieutenant, il participe des opérations militaires au Maroc en 1907, devient capitaine en 1908. Mais la carrière militaire lui déplaît, et il choisit de démissionner de l'armée française en 1910... pour finalement demander sa réintégration l'année suivante. En 1913, il sollicite un congé exceptionnel de trois ans. Ce congé obtenu, l'Emir Khaled se rapproche du mouvement des *Jeunes Algériens* pour lesquels il participera à des conférences.

Lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, il s'engage dans l'armée française mais à la fin de l'année 1916 il est évacué du front et rentre à Alger. Ce retour à la vie civile lui permet de reprendre contact avec l'engagement politique auprès des *Jeunes Algériens*. En 1917, il participe à Paris au congrès de la Ligue des Droits de l'homme. L'année suivante, il reprend son service militaire à Médéa, tout en poursuivant son engagement politique. En 1919, il écrit une lettre au Président Wilson pour demander la représentation de l'Algérie à la Société des Nations. En novembre de la même année, il choisit finalement de prendre sa carrière militaire afin de se consacrer pleinement à la politique. Il crée en 1920 un journal *El Iqdâm* dont les propos revendicateurs poussent l'Etat français à prononcer son interdiction en 1923.

L'Emir Khaled est élu en 1920, délégué financier et conseiller général d'Alger, c'est à la même époque qu'il conduit la délégation des Jeunes Algériens à Paris et crée l'association « fraternité algérienne ».

Le 20 avril 1921, il prononce un discours devant le président de la République, Millerand, en visite à Alger.

En avril 1923, il renonce définitivement à se présenter aux élections politiques, mais sa popularité grandissante pousse es autorité à prononcer son expulsion d'Algérie en juillet de la même année. Il s'exile alors en Egypte. En juillet 1924, il se rend à Paris pour y faire une série de conférences retentissantes. En 1926, il est nommé président d'honneur de la

---

<sup>11</sup> Bio Linda Amiri

jeune Etoile nord-africaine. La même année il se rend en Syrie et entre en contact avec des nationalistes syriens.

En 1927, il tente un rapprochement avec le PCF qui n'aboutira pas. L'Emir Khaled meurt en exil, comme son grand-père. Sa mort, le 9 janvier 1936, fut suivie de veillées funèbres dans toute l'Algérie, et des écrits de l'Emir Khaled furent diffusés sous forme de brochures.

## Ismaÿl Urbain<sup>12</sup>

Originaire de Guyane, Ismaÿl Urbain est né le 31 décembre en 1812 d'un père marseillais et d'une métisse guyanaise. Descendant d'une famille d'esclave et métisse, le jeune Thomas – son prénom de baptême - est sensible à la question de la place des minorités au sein du royaume puis de l'empire français. Ainsi, il adhère à la devise « à chacun ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres », et rejoint les saint-simonistes à Ménilmontant le 15 juillet 1832. Lors d'un voyage en Egypte en compagnie du saint-simonien Prosper Enfantin, Thomas Urbain s'initie à l'arabe et décide de se convertir à l'Islam : il adopte ainsi le prénom musulman d'Ismaÿl. Auteur avec Eichthal des « Lettres sur la race blanche et la race noire » en 1839, il est nommé la même année interprète auprès des Bureaux arabes en Algérie. Il y épouse selon le droit islamique, la jeune constantinoise Djeyhmouna bent Massaoud-ez-Zbeiri le 28 mars 1840. De retour à Paris, il fait venir sa femme et sa fille, Beïa (« la lumineuse ») née en 1843, mais celles-ci sont mal accueillies et repartent en Algérie. En 1857, il se marie civilement avec son épouse et fait baptiser sa fille qu'il place chez les sœurs de la Doctrine chrétienne à Constantine pour désarmer l'hostilité des catholiques.

Dès les débuts de l'empire en 1852, il est le chef de file des Arabophiles, prônant le respect du droit coutumier opposés aux « colonistes », partisans de la spoliation des terres à leur profit. En 1857, il est donc nommé chef de mission au ministère de la Guerre, et devient rapidement le spécialiste des affaires algériennes auprès de Napoléon III. Son épouse meurt en 1864, et seul des musulmans suivront ses funérailles selon ses propres dires.

Au sein des colonnes de la *Revue de l'Orient*, il n'aura de cesse de préciser sa vision d'une civilisation franco-arabe ainsi que dans une série de rapports et de publications officielles. En 1860, il publie sous le pseudonyme de Georges Voisin, « L'Algérie pour les Algériens », véritable profession de foi du projet de « Royaume arabe » de Napoléon III. Partisan de la pérennisation des Bureaux arabes, il prêche pour une administration militaire de l'Algérie soucieuse de préserver le droit coutumier face aux désirs d'administration civile des « colonistes » qui verraient alors s'accroître leur indépendance face à la métropole.

En 1862, l'ouvrage « L'Algérie française, indigènes et immigrants » inspire la lettre programme de l'empereur au Général Pelissier ainsi qu'un *Senatus Consulte* reconnaissant aux tribus la propriété de leur territoire traditionnel. Ce militantisme pro-arabe lui vaut la haine des « colonistes » qui profitent de la chute de l'empire pour précipiter sa disgrâce et

---

<sup>12</sup> Biographie rédigée par Naïma Ya hi.

l'oblige à rentrer à Paris. Desservi par la sympathie de l'empereur, il met fin à sa carrière politique et reprends ses chroniques dans les colonnes des *Débats* et du quotidien *La liberté*. Son entreprise de royaume arabe ne sera pas reprise par la république triomphante qui adoptera comme doctrine l'impérialisme au service de la civilisation. A la mort Ismaÿl Urbain, le 28 janvier 1884, son rêve de « royaume arabe » s'effondre définitivement.

## Kaddour Ben Ghabrit (1873 - 1954)<sup>13</sup>

Diplomate algérien.

Né à Sidi Bel Abbès en 1873 alors que l'emprise française se fait plus ferme en Algérie et en Tunisie et lorgne déjà du côté du royaume chérifien, Si Kaddour Ben Ghabrit, qui meurt en juin 1954, disparaît au moment même où l'Empire se désagrège sous les coups de boutoir des mouvements nationalistes maghrébins, indochinois et d'Afrique Noire. Il meurt alors que dans son Algérie natale, la révolte, réprimée depuis trop longtemps, s'apprête à éclater au grand jour.

Si l'on sait peu de choses sur les origines familiales et l'éducation de Si Kaddour, l'homme a dû faire des études aussi solides que le permettait l'époque pour les fils de grandes familles indigènes. En tout état de cause, sa formation et son loyalisme en feront très vite « *une personne sûre à qui sont confiés des postes et des fonctions délicats et exposés* » (Gilles Kepel).

Musulman de statut civil français, Si Kaddour est en poste au Maroc comme consul honoraire au moment même où le pays passe sous protectorat français. Diplomate du Quai, il est bientôt nommé chef du protocole du Sultan, poste d'observation et d'influence, à cheval entre une administration française enfin à pied d'œuvre au Maroc et un Makhzen dont il faut s'attacher la collaboration et vaincre les éventuelles réticences : une fonction éminente pour la nouvelle politique de protectorat qu'un vieux praticien de la colonisation, le Maréchal Lyautey veut mettre en place. Nommé à Rabat après sa longue expérience algérienne et indochinoise, le nouveau Résident Général, que l'on surnomme déjà Lyautey l'Africain a des idées précises sur ce que doit être son œuvre marocaine, une politique aux antipodes de ce qu'il avait vu ailleurs et qu'il résume ainsi : « *faire du protectorat et non de l'administration directe, au lieu de dissoudre les anciens cadres dirigeants, s'en servir, gouverner avec le mandarin et non contre le mandarin, ... maintenir le plus possible dans leur intégrité les rouages indigènes, les institutions, les usages...* ». On imagine sans grande peine que Si Kaddour est l'un des hommes de la situation : notable et lettré, musulman et fonctionnaire français, Algérien de naissance et Marocain d'adoption, il est l'un de ceux qui peuvent sans risque contribuer tout à la fois à l'élaboration et l'application de cette nouvelle politique que veut le Maréchal, ménager les susceptibilités de la cour, maîtriser ses arcanes et arrimer sans action intempestive le nouveau protectorat à l'Empire, un protectorat conquis de haute lutte contre la volonté du vieil adversaire, l'Allemagne. Dans le conflit qui éclate le 4 août 1914, note Jacques Frémiaux, le monde musulman ne constitue « *qu'un front secondaire, le sort de la guerre étant appelé à se jouer sur les champs de bataille d'Europe et, de plus en plus, sur les océans. Cependant, il ne peut rester étranger aux péripéties du conflit, qui vont bouleverser son avenir.* ».

La Première Guerre mondiale transforme en effet profondément la situation tant dans les trois pays d'Afrique du Nord que dans l'immigration maghrébine en France qui ne compte en 1914 que quelques milliers de travailleurs. Dans un premier temps, l'Etat-major français rapatrie des troupes françaises engagées en Algérie - tout le XIXe corps d'Armée - et au Maroc, qui renvoie en métropole 40000 soldats

---

<sup>13</sup> Biographie faite par Driss El Yazami. [www.generiques.org](http://www.generiques.org) dictionnaire biographique

alors que de nombreuses régions sont encore en dissidence. Mais très vite les besoins en soldats et en travailleurs se font plus importants et la métropole sollicite très largement l'Empire : en quatre ans de guerre, près de trois cent mille maghrébins dont 170000 Algériens sont mobilisés et 200000 ouvriers traversent la Méditerranée pour participer à l'effort de guerre. Face à l'active propagande allemande, alliée d'une puissance musulmane, la Turquie, qui a appelé à la guerre sainte dès le début du conflit, l'armée à recours sans états d'âme à la religion pour s'assurer le loyalisme de ses nouvelles recrues : respect des interdits alimentaires et des rites funéraires, édification de quelques lieux de culte provisoire dans les casernes et les hôpitaux, prières collectives organisées sur le front et rapportées par les actualités cinématographiques... Mais au-delà du Maghreb, La France entend rester présente dans l'ensemble du monde musulman et ne pas se laisser devancer au Moyen-Orient par l'Angleterre, puissance alliée mais aussi rivale. Ainsi, si les pouvoirs publics encouragent activement en 1916 et en 1917 de fortes délégations de pèlerins maghrébins à la Mecque, c'est pour « affirmer, note Alain Boyer, les droits de tous les Musulmans à se voir garantir l'accès aux lieux saints » et « manifester les intérêts de la France, puissance musulmane dans cette région ». Dans la foulée, la Société des Habous et des lieux saints de l'islam voit le jour en février 1917 et la présidence en est confiée à Si Kaddour alors que le directeur de *la Revue indigène*, M. Paul Bourdarie, obtient l'aval du gouvernement pour la création à Paris d'un institut musulman et une mosquée. Pour mener à bien ce projet, il crée une autre association dont l'un des responsables n'est autre que Si Kaddour qui semble être, encore une fois l'homme de la situation. C'est en effet à lui que va être finalement, confiée la tâche de boucler ce dossier, de rassembler les financements nécessaires, de veiller aux travaux de construction, puis, six ans après la fin de la guerre, d'être l'ordonnateur de l'imposante cérémonie d'inauguration. Suivant les recommandations d'Edouard Herriot, député de Lyon, plusieurs fois Président du Conseil et dirigeant éminent du très laïque Parti Radical, la Chambre, suivie bientôt par le Sénat, vote à l'unanimité l'octroi en juin 1920 d'un crédit de 500 000 francs pour la construction de la future Mosquée. Un an plus tard, Le Conseil de Paris vote à son tour une et à l'unanimité encore une fois une subvention de près de deux millions de francs, permettant ainsi l'acquisition d'un terrain situé dans le cinquième arrondissement. En Octobre 1922, Le Maréchal Lyautey peut assister en personne à la cérémonie d'orientation du *Mihrab*, une cérémonie minutieusement préparée avec l'homme indispensable et désormais incontournable de la politique musulmane : Si Kaddour. Car si les pouvoirs publics veillent activement à l'édification du prestigieux monument, *Le Maréchal de l'Islam*, Edouard Herriot et bien d'autres orateurs à leur suite rappellent sans cesse qu'il s'agit d'abord d'une initiative musulmane. Financée grâce à des collectes et contributions drainées par Si Kaddour, qui rassemble en quatre ans plus de 10 millions de Francs au Maghreb et même en Afrique Occidentale la française, la Mosquée de Paris, dont les plans sont dus à l'architecte Maurice Mantout, émerge progressivement près des arènes de Lutèce sans susciter ni controverses ni polémiques. Bien au contraire, la construction de l'enceinte religieuse bénéficie d'une rare unanimité nationale que Si Kaddour, surnommé « *le bon ouvrier de la grande œuvre* » sait exploiter à merveille.

Aux lendemains de la guerre, la République est Confrontée plus que jamais au nationalisme, en Algérie avec l'Emir Khaled, petit-fils de l'Emir Abdelkader, Saint-Cyrien et engagé volontaire durant la guerre, en Tunisie avec les Destour, au Maroc avec la République du Rif, en Lybie avec les insurgés Senoussis.

Concurrencée au Moyen-Orient par l'Angleterre et gênée par les appels à l'émancipation des peuples coloniaux que prodiguent, bien que sur des registres différents, la nouvelle Russie Bolchevique et la puissance montante que sont les Etats-Unis de Wilson, la République doit faire un geste et se doit de le faire savoir. Un geste qui dépasse le simple témoignage de reconnaissance aux soldats indigènes de la Grande Guerre. Et qui, mieux que Si Kaddour pour le faire comprendre : « *Soyez assurés que le geste libéral du gouvernement français, en décidant de construire au cœur de la capitale un édifice consacré à l'Islam, a été, avant même que la première pierre de l'édifice soit posée, compris et ressenti dans la communauté musulmane. Ce geste hautement symbolique signifie que la France, fidèle à une politique plusieurs fois séculaire, entend à affirmer, d'une plus éclatante manière, la sympathie qu'elle ressent pour des Musulmans qui, sujets protégés ou étrangers, sont pour elle également des amis... Car l'Islam, groupe ou dispersé, est répandu par tout le monde, depuis les Amériques jusqu'à la Chine, jusqu'aux îles de la Sonde, jusqu'à l'Océanie. A eux tous, la France aujourd'hui assigne le rendez-vous de son hospitalité, de son affection* ».

Mais si Si Kaddour réussit sans grand mal, c'est que son œuvre bénéficie aussi de la réconciliation de deux France, opérée par la guerre, celle des républicains laïques, voire des anti-cléricaux et celle des catholiques, le plus souvent à droite et sur la défensive depuis le vote de la loi de 1905. Car il n'y a pas que le catholique Lyautey qui veille aux côtés de Si Kaddour à l'édification de la Mosquée de Paris. Si l'anticlérical Herriot, ou le président du conseil Aristide Briand, l'un des pères de la loi de séparation, et bien d'autres, dont des francs-maçons, accueillent avec sympathie la construction de l'édifice religieux, c'est parce que la guerre avait été l'occasion de cette fameuse « union sacrée » dont parlait dès 1914 le président Poincaré. Vécue dans un climat exacerbé de patriotisme anti-allemand, la grande guerre est l'occasion des retrouvailles de ces deux France en guerre civile larvée depuis des décennies. Rétablissement des liens diplomatiques avec le Vatican en 1920, canonisation deux mois plus tard à Rome de Jeanne d'Arc en présence d'une forte délégation officielle française, ralliement des catholiques aux lois de séparation... Autant de signes d'un nouveau climat, d'une pacification du débat entre religion et politique. En présence du Sultan Moulay Youssef, venu avec tous les dignitaires de la cour chérifienne, du président Gaston Doumergue et sous l'œil vigilant du maître des cérémonies, Si Kaddour Ben Ghabrit, la parade officielle, fastueuse, se déroule sans accrocs si l'on excepte la voix de la jeune organisation nationaliste, l'Etoile Nord-Africaine.

Pour l'organisation de Messali Hadj, le nouvel édifice n'est que « *mosquée-réclame... un cabaret oriental... bâti avec l'argent des ouvriers qui en sont exclus... une insulte à l'esprit de l'islam.* » Et si ces appels à la révolte n'ont finalement que peu d'échos et ne parviennent pas à perturber le faste des cérémonies d'inauguration, ils n'en sont pas pour autant négligeables. Alors que Si Kaddour prend en main ce qu'il considère comme le couronnement de sa carrière, mais aussi l'amorce d'une politique d'entente et de réconciliation, les nationalistes maghrébins, formés à l'école du réformisme musulman et du bolchevisme, lui disputent déjà cette opinion qu'il souhaite subjuguer. Face à cet islam bon enfant et sous contrôle qu'il incarne, un autre islam, *l'islam des faubourgs*, comme titre un grand hebdomadaire de l'époque, est déjà en train de naître et le nouveau recteur le sait, lui qui dénonce dans chacun de ses discours ceux qu'il nomme les agitateurs et les ambitieux : « *de ce lieu de recueillement,*

*de travail ou de prière, les agitations de la politique seront rigoureusement exclues : car notre pensée est de rapprocher et non de diviser. ».*

Messali Hadj et Si Kaddour vont ainsi constituer entre 1926 et 1954, année du déclenchement de la guerre d'Algérie, les deux personnalités centrales de l'immigration maghrébine. Figures emblématiques qui symbolisent pour l'un la quête vaine de ce qu'on appelait à l'époque sans trop y croire au fond « la fraternité franco-musulmane », et pour l'autre l'aspiration à l'indépendance, ils traversent l'occupation sans compromissions et cette année 1954 sera la fin pour tous les deux. Si Kaddour Ben Ghabrit meurt en juin 1954 et on peut voir dans le décès de celui qu'on disait *le plus parisien des Musulmans* plus que la mort d'un serviteur fidèle de la République impériale et d'un grand commis. C'est bien une époque qui s'achève et un empire qui chancelle. Messali va lui survivre, mais le monde de l'immigration qu'il avait connu et qu'il avait, plus qu'un autre, contribué à façonner, commence déjà à se dérober devant lui.

#### Sources :

- Charles-Robert Ageron, *France coloniale ou Parti colonial ?*, Paris, Presses universitaires de France, 1978,
- Charles-Robert Ageron, *Les Algériens musulmans et la France*, Paris, Presses universitaires de France, 1968 ; Paris, Editions Bouchène, 2005
- Benjamin Stora, *Ils venaient d'Algérie*, Paris, Fayard, 1992
- Gilles Kepel, *Les banlieues de l'Islam*, Paris, Le Seuil, 1987, 2ème édition, 1991,
- Jacques Frémaux, *La France et l'Islam depuis 1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1991,
- Alain Boyer, *L'Institut Musulman de Paris*, Paris, éditions du CHEAM .

#### COLLECTIONS DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

\**Bibliothèque nationale de France* (BNF Tolbiac, Paris) : les collections imprimées de la BNF à Tolbiac présentent plusieurs ouvrages préfacés par Si Kaddour Ben Ghabrit (notamment une *Vie de Mahomet* de Raymond Lerouge et un catalogue d'exposition de tableaux de Jacques Majorelle), un recueil factice d'articles de presse et programme *La Ruse de l'homme*, pièce arabe en 3 actes et 4 tableaux de Ben Ghabrit et un article sur *Chérif*, pièce du même auteur (voir catalogue BN-opale plus).

\**Bibliothèque nationale de France* (BNF Richelieu, Paris), "département des Estampes": 3 photographies négatif sur verre provenant de l'agence Rol montrent Ben Ghabrit et Moulay Hafid à Marseille en 1912.

#### COLLECTIONS PRIVÉES EN FRANCE

\**Agence photographique Roger Viollet* (Paris) : plusieurs photographies représentent Ben Ghabrit.

\**Gaumont-Pathé Archives* (Saint-Ouen) : la cinémathèque conserve une vingtaine de films d'actualité où apparaît Ben Ghabrit.



## Kamel Hamadi (Né en 1936- Aït Daoud)<sup>14</sup>

Né le 22 décembre 1936 à Aït Daoud (ex-Michelet en Grande Kabylie), Kamel Hamadi, de son vrai nom Larbi Zeggane, est l'un des plus grands auteurs-compositeurs-interprètes de l'immigration algérienne en France.

A la fin des années 40, cet ancien tailleur voit sa vie bouleversée par sa rencontre avec Slimane Azem, maître de la chanson kabyle, qui lui donne « envie de chanter ». Il commence par écrire des poèmes: au fil des rencontres, il sera recruté par Radio Alger qu'il intègre à l'âge de 17 ans. *Da Kamel* enregistre de nombreuses opérettes, ainsi que plusieurs émissions enfantines. Il y fera la connaissance de Noura, qui chante régulièrement accompagnée de l'orchestre de Mustapha Skandrani. Ils feront tous les deux le voyage pour Paris en 1959 à l'occasion d'une série d'enregistrements pour la maison de disque Teppaz. A cette occasion, il fera des essais pour les émissions spécifiques de Radio Paris. C'est une fois rentré à Alger qu'après un mois d'attente, il reçoit un courrier l'invitant à rejoindre la Radio où opère déjà Ahmed Hachlaf. Il épouse la même année Noura, celle qui sera sa muse et aussi la plus grande chanteuse algérienne de la prochaine décennie. D'autres maisons de disque feront appel à lui : *Oasis*, *La voix du globe* ou même *Philips*. C'est surtout avec les frères Hachlaf qu'il développe sa carrière en France. Avec Ahmed, il travaille pour *Pathé Marconi* et avec El Habib, il collabore aux plus belles chansons de son épouse. Ce duo d'auteurs compositeurs est à l'origine de *Ya Rabi Sidi*, (*Oh mon Dieu*) adaptation d'une chanson traditionnelle sur le départ d'un fils pour la France, restée gravée dans la mémoire des chansons de l'exil.

Au service de nombreux chanteurs Maghrébins, on peut citer Karim Tahar, Saloua ou Hadj M'hamed El Anka. Kamel Hamadi a surtout écrit des chansons Kabyle pour son épouse en poursuivant lui-même une carrière de chanteur. Ses thèmes de prédilection sont la vie quotidienne des Algériens, les chansons d'amours ou même l'exil. Ainsi, il chantera en duo, avec d'autres égéries de l'immigration comme Hnifa (*Yidem Yidem* 1951), ou Cheikh Nordine. Au cœur du quartier de Barbès, il côtoie les plus grands interprètes de la chanson de l'immigration : Dahmane El Harrachi lui jouera du banjo, Blond Blond l'accompagnera au Tar. Il se mettra lui-même au service de chanteur comme Cheikh El Hasnaoui ou Amar Lachab. Sa rencontre avec l'oranais Ahmed Wahby lui permet se s'essayer au genre musical Asri, (moderne oranais des années 50). Il rencontre également le tunisien Mohamed Jamoussi, qui influence également son répertoire. Il offrira à sa femme des succès en Arabe comme

---

<sup>14</sup> Bio faite par Naïma Yahi

« *Ah, houa houa* » 1971 (*lui, lui, je ne veux que lui*), complainte d'amour pour son bien aimé, ou en Français avec « *Paris dans mon sac* » 1966.

Les chansons de son répertoire portant sur *l'ghorba (l'exil)* sont nombreuses : *El hak bel Rekba (l'argent du voyage)*, *Ya Ghorba (L'exil)*, ou *Rouh Rouhal (Pars, que dieu te facilite l'exil)* chante la nostalgie, la séparation mais aussi les difficultés pour immigrer en France. Son travail de poète et de mélodiste contribue grandement à l'obtention par Noura du premier disque d'or<sup>15</sup> (1 millions d'exemplaire chez Pathé Marconi) d'une chanteuse algérienne en France en 1971. Celui qui a plus de 500 chansons à son répertoire vit aujourd'hui, comme toujours entre la France et l'Algérie.

Source :

- Cheurfi Achour, **Dictionnaire des musiciens et interprètes algériens**, Editions ANEP, Alger 1997.
- Abdi Nidam, **Barbès Mélodies**, in *Vibrations*, 2003.

---

<sup>15</sup> Elle le recevra en compagnie de Slimane Azem, également couronné par un disque d'or chez Pathé Marconi.

## Line Monty<sup>16</sup>

Interprète française née en Algérie.

Née à Alger dans une famille de mélomane, Line Monty maîtrise aussi bien l'arabe que le français, l'espagnol ou l'anglais. Dans un premier temps, Line Monty opte pour un répertoire de chanson française, son talent est très vite repérée puisqu'elle aurait obtenu le prix Edith Piaf (date ?) et le premier prix de l'Olympia. Sa carrière prend dès lors une ampleur internationale, Line Monty se produit dans les cabarets en France, en Amérique latine, en Hollande, en Allemagne, au Moyen Orient, au Canada et aux Etats-Unis où elle finit par s'installer à New York où elle aurait tenu un cabaret très en vogue. Elle aurait également été en Egypte où elle aurait collaboré avec Farid el Atrache, Oum Kalsoum ou encore Mohammed Abdelwahab. Sans doute faudrait-il dater de cette époque son choix de diversifier son répertoire musical par l'interprétation de chansons en arabe. Elle connaît un premier succès avec *L'orientale* (date ?), une chanson en « francarabe ». D'autres titres suivront comme « Ektebli chouïa » (« Ecris-moi de temps en temps »), « Ana Louwlia » (« Je suis la femme simple ») ou encore la reprise du titre phare de Youssef Hagege « Ya Oumi ».

Après 1962, Line Monty s'installe définitivement en France et continuera de chanter des chansons en arabe et en Français. Elle se produit dans les cabarets parisiens aux côtés de Blond-Blond, Youssef Hagege, Salim Halali, Maurice el Medioni... En 1992, elle joue dans le deuxième volet du film d'Alexandre Arcady, *Le grand pardon II*, où elle interprète son propre rôle, celui de chanteuse. Aujourd'hui décédée, les éditions Buda Musique ont réédité cette année une compilation de ses plus grands succès. En outre, Valérie Cohen dans son documentaire intitulé « Les stars du music'hall d'Algérie » lui rend hommage.

Sources :

- Valérie Cohen, « Les stars du music'hall d'Algérie », Ed. Nocturne, 2006
- <http://www.up.univ-mrs.fr>

---

<sup>16</sup> Biographie faite par Linda AMIRI. Je n'ai pas trouvé l'année de sa naissance. De même, sur l'ensemble des biographies que l'on peut trouver sur Internet, aucune ne donne d'éléments chronologiques au parcours de Line Monty : date de ses prix ? Date de son installation à New York ? Nom de son cabaret ? Difficile donc de faire le tri entre ce qui relève de la légende ou de la réalité historique... Il faudrait voir avec le documentaire de Valérie Cohen que Driss possède si d'autres informations sur sa biographie sont évoqués.

## Mohammed Racim (1896-1975)<sup>17</sup>

Artiste algérien. Fondateur de la miniature algérienne.

Mohammed Racim est un grand miniaturiste de renom, issu d'une famille d'artistes : son père, Ali Racim <sup>18</sup>excellait dans l'art de sculpter et de peindre le bois des appliques, des cadres et des coffres de mariées ; son oncle et son frère étaient des peintres miniaturistes de renom. La famille doit d'ailleurs son nom à cette tradition familiale, le mot « Er racim » signifierait en arabe le peintre<sup>19</sup>. Evoluant dans un environnement artistique, Mohammed Racim montra dès son plus jeune âge des aptitudes pour la peinture, après avoir obtenu son Certificat d'Etudes Primaires, il étudie les motifs graphiques et la miniature au Cabinet de Dessin de l'Enseignement Professionnel à Alger, avant d'intégrer l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger. En 1914, il rencontre Nasredine Dinet qui lui confie l'ornementation de son livre « La vie de Mahomet ». Cette réalisation, éditée par les éditions Piazza, constitue la première œuvre de Mohammed Racim. Pour les besoins du livre, Henri Piazza fit venir Mohammed Racim à Paris, il le présenta auprès de collectionneurs et de spécialistes de « l'art musulman ». De cette rencontre date sans doute l'intérêt de Mohammed Racim pour la miniature, car c'est Henri Piazza et ces mêmes collectionneurs qui lui firent découvrir les miniatures persanes. Selon Mustapha Orif, la miniature avait pour lui « l'avantage de concilier les deux manières dans lesquelles, à Alger, on ne l'avait pas reconnu: la peinture et l'enluminure »<sup>20</sup>. En 1917, il réalise sa première miniature « Rêve d'un poète » et obtient une bourse de l'administration coloniale dite bourse « hispano-mauresque » qui lui permet de visiter l'Andalousie et l'Angleterre où il rencontre Sir Denison Ross, le maître des études iranien qui lui facilite l'accès des musées et des collections de la *London School of Oriental Studies*<sup>21</sup>. Puis, il se rend en Italie où il visite Venise. En 1919, il expose pour la première fois ses œuvres à Alger. Très inspirées par l'art persan, elles annoncent le renouvellement du genre et la naissance de la miniature algérienne. Seuls deux critiques, R. d'Artenac et Edmond Gojon rendent compte de son exposition. La même année Mohammed Racim rencontre Georges Marçais, grand spécialiste de l'art musulman et titulaire de la chaire d'archéologie

---

<sup>17</sup> Fiche biographique faite par Linda AMIRI

<sup>18</sup> Arrêté en 1915 pour activités politiques. Les services français lui reprochent ses contacts avec les nationalistes égyptiens, il sera condamné au bannissement puis à la détention à perpétuité. Voir IMA, op. cit. p. 26

<sup>19</sup> <http://mracim.free.fr>

<sup>20</sup> Institut du monde arabe, *Mohammed Racim, miniaturiste algérien*, Paris : Musée de l'Institut du Monde Arabe, 1992

<sup>21</sup> Certaines sources datent ce voyage de 1916 et soulignent que ce serait grâce à Georges Marçais qu'il aurait obtenu la bourse.

musulmane à la faculté de lettres d'Alger. Trois ans plus tard, il s'installe à Paris où il En 1923, il devient sociétaire du Salon d'Alger où il y expose chaque année ses œuvres. En 1922, Mohammed Racim signe un contrat avec les éditions Piazza et se rend à Paris où il est chargé d'illustrer les *Mille et une nuits*. Pendant ce séjour -qui prit fin en 1932-, il aurait également travaillé dans le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, tout en continuant de peindre. En 1930, le Musée national des Beaux-Arts d'Alger lui achète deux de ses miniatures. En 1932, il épouse Karine Bondeson de nationalité suédoise. Ce n'est qu'en 1934 que son statut d'artiste est reconnu en Algérie, via sa nomination comme professeur à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger où il enseigne l'art de la miniature. Grâce à lui, cet art connaît grâce à Racim une véritable renaissance et prend alors un essor surprenant.

En 1937, ses œuvres sont exposées au Pavillon de l'Algérie lors de l'exposition internationale. En 1950, Mohammed Racim reçoit une consécration internationale : il est élu membre honoraire de la Société Royale des peintres miniaturistes d'Angleterre. Toute son œuvre est inspirée par la période Ottomane, Mohammed Racim fait revivre le passé glorieux de l'Algérie d'avant la colonisation avec une volonté de faire redécouvrir à ses concitoyens ce riche héritage. En cela, sa peinture peut aussi être perçu comme de l'art engagé, il s'attachait à revaloriser le passé de l'Algérie et sur certains de ses tableaux figuraient des titres aux accents nationalistes. En 1957, Mohammed Racim entreprend avec G.Marçais, l'édition de la « Vie Musulmane d'hier » qui paraît en 1960 aux éditions des « Arts et Métiers Graphiques » de Paris. Après l'indépendance de l'Algérie, il poursuit son enseignement que beaucoup de jeunes artistes suivront, dont M'Hamed Issiakhem. Il encourage ses disciples, leur dispense de précieux conseils, et oeuvre dans le cadre des commissions de sauvegarde des sites et monuments historiques, notamment, de la Casbah d'Alger. Il décède ainsi que son épouse en 1975.

Sources :

- Institut du monde arabe, *Mohammed Racim, miniaturiste algérien*, Paris : Musée de l'Institut du Monde Arabe, 1992
- <http://mracim.free.fr> (site officiel de l'artiste)
- <http://members.aol.com/mracim/racimbio.htm>
- <http://www.el-mouradia.dz/français/algerie/portrait/portrait.htm>

## Noura (1942 Cherchell)

Noura, de son vrai nom Fatma Zohra, est née en 1942 à Cherchell en Algérie. Issue d'une famille nombreuse, elle a du, à la séparation de ses parents, abandonner ses études qu'elle suivait en Français et en Arabe pour se lancer dans la vie active. Dans les années cinquante, c'est tout naturellement qu'elle postule à Radio Alger : celle qui chante à tue-tête depuis sa plus tendre enfance devient alors animatrice d'une émission enfantine. Elle se fait remarquer en interprétant des pièces de théâtre et des opérettes : elle chante d'ailleurs sous la direction du chef d'orchestre Mustapha Skandrani. Encadrée par le maître Mohamed Jamoussi et Mahboub Bati, elle s'impose très vite comme l'une des plus grandes chanteuses algériennes de l'époque. En compagnie de nombreux artistes et à l'invitation de la maison de disque *Teppaz*, elle part pour Paris en 1959 pour une série d'enregistrements. Elle épouse la même année l'auteur compositeur interprète Kamel Hamadi, rencontré à Radio Alger. C'est un nouveau tournant pour Noura qui commence sa collaboration avec entre autres El Habib Hachelaf. C'est ce dernier qui adapte pour elle une chanson traditionnelle *Ya rabi Sidi* (Oh Mon dieu), dont Kamel Hamadi compose la musique. Cette chanson, restée gravée dans la mémoire des Algériens, répercute comme d'autres chansons de son répertoire les préoccupations des femmes algériennes : ici, c'est une mère qui se plaint du départ de son fils pour la France et de son mariage avec une « Roumia » (Française). Celle qui se veut la chanteuse de tous les Algériens, chante autant l'exil avec *Gal el Menfi* (le banni), que les différents folklores régionaux, ou l'amour avec *Houa houa (lui lui)* une chanson écrite par son mari en 1971. Elle s'intéresse également aux thèmes traditionnels comme le mariage avec *Mebrouk el aêrs* (Félicitations pour le mariage) et *Ya Bnet el Houa* (Les filles du quartier), ou l'amour d'une mère pour son fils avec *Ya bni*. (Mon fils). Ahmed Wahby lui compose du *Asri* (moderne Oranais) et Kamel Hamadi, des chansons Kabyles comme *Rebbi ad isahel* (Dieu nous aidera), qu'ils chanteront ensemble. Elle incarne avec son mari, à la ville comme à la scène, le duo de la chanson algérienne des années soixante. En 1965, elle sort également un album tout en Français où elle interprète *Une vie*, écrite par Michel Berger, et *Paris dans mon sac* de Kamel Hamadi. Après 1962, elle retourne vivre en Algérie, mais continue de faire la navette entre son appartement du centre d'Alger et celui du quartier Saint-Michel à Paris où elle côtoie beaucoup d'artistes français du moment comme Juliette Gréco. En 1971, c'est en compagnie de Slimane Azem, qu'elle reçoit son disque d'or pour plus d'un million de disques

vendus chez Pathé Marconi. C'est la première fois que des artistes maghrébins sont distingués pour leurs ventes en France. Elle vit aujourd'hui entre la France et l'Algérie.

## Philippe Grenier (1865-1944)<sup>22</sup>

Médecin et homme politique. Premier député musulman.

Philippe Grenier est né à Pontarlier(Doubs) dans une famille relativement bourgeoise originaire de Baume-les-Dames. Son père, membre de l'Etat major de l'armée de Napoléon III a servi dans les chasseurs d'Afrique à Mostaganem (Algérie) ; sa mère est fille de notaire. Philippe Grenier poursuit ses études secondaires à Besançon et s'inscrit ensuite à la faculté de médecine de Paris. Diplômé en 1890, il ouvre son cabinet à Pontarlier, son destin semble alors tracé : il sera médecin de campagne. La même année, il décide de se rendre en Algérie pour rendre visite à son frère Ernest, un militaire installé à Blida. Ce voyage est une révélation, attiré par la culture et la religion musulmane il est subjugué par le peuple algérien. Mais ce voyage sera aussi un choc : républicain dans l'âme il rejette le système colonial qu'il considère comme contraire aux principes d'égalité. Quatre ans plus tard, lors d'un second voyage à Blida, il choisit de se convertir à l'Islam et d'adopter définitivement le costume traditionnel algérien. La même année, il fait son pèlerinage à La Mecque. De retour à Pontarlier, il étudie le *Coran* tout en exerçant son métier. Les choix religieux et vestimentaire de Philippe Grenier interrogent ses contemporains sans jamais le marginaliser : à Pontarlier c'est un médecin respecté pour sa générosité, avant même sa conversion il soignait gratuitement les pauvres. Intéressé par les questions sociales, il décide de se présenter aux élections municipales et devient conseiller municipal de Pontarlier. En 1896, il se présente aux élections législatives partielles. La presse régionale et une partie de la classe politique le raille: un député français convertit à l'Islam et qui de surcroît adopte la tenue vestimentaire d'un peuple que le parti colonial considère comme en deçà des Français, cela suffit pour inspirer une campagne de dénigrement. Quelques journalistes se prononcent cependant en sa faveur, citons cet extrait du journal *République libérale d'Arras* : « Ce Musulman sincère nous changerait, au Parlement, des libres-penseurs socialistes qui meurent dans les bras des curés, et des Chrétiens charitables qui tiennent à éterniser la servitude des prolétaires ». Malgré tout, Philippe Grenier obtient 51% des voix au second tour le 20 décembre 1896. Dans sa profession de foi, il aurait fustigé « un luxe inouï, effréné, s'étalant sans pitié en face des pires misères sociales, des dépenses formidables et souvent inutiles, une dette croissante tous les jours ». Il aurait également déploré l'absence de « fraternité » et réclamer l'octroi de la nationalité française à tous les musulmans d'Algérie et de Tunisie. Son élection sera relayée par la presse nationale qui le surnomme avec ironie « le prophète de Dieu », le « députés des

---

<sup>22</sup> Fiche biographique faite par Linda AMIRI



musulmans » ou celui des Arabes. Durant tout son mandat, il sera accusé tantôt d'avoir un harem, de baiser le tapis de l'Assemblée nationale voir d'y faire ses ablutions. Autant de préjugés qui nourrissent une campagne islamophobe. Quant à ses électeurs, ils finissent par lui reprocher de se servir de son mandat pour mener un combat pour la respectabilité de l'Islam et des droits des Algériens, non pour défendre leurs intérêts. Lors des élections suivantes, il sera continuellement battu. Suite à sa dernière défaite en 1902, il choisit de se retirer définitivement de la politique. Philippe Grenier s'éteint à Pontarlier le 25 mars 1944, quelques semaines avant que la ville ne soit libérée par des tirailleurs algériens... Aujourd'hui, la mémoire de ce député atypique est restée très présente à Pontarlier : un collège, une rue ainsi que la mosquée porte son nom.

Sources :

- [http://www.dailymotion.com/video/x2r37h\\_grenier-le-1er-depute-muslim\\_events](http://www.dailymotion.com/video/x2r37h_grenier-le-1er-depute-muslim_events): extrait d'un reportage qui lui a été consacré par la chaîne Histoire
- Amara Bamba, « Le Dr Philippe Grenier, premier député musulman » in [http://www.saphirnews.com/Docteur-Philippe-Grenier\\_a1740.html](http://www.saphirnews.com/Docteur-Philippe-Grenier_a1740.html)

Voir également :

- Sadek Sellam, *L'Islam et les musulmans en France*, Paris : Editions Tougui, 1987
- R. Bichet, « Un comtois musulman, le docteur Philippe Grenier : prophète de Dieu, député de Pontarlier », édité par l'ancien député UDR de Paris. Besançon, 1976. (non consulté mais cité par plusieurs sources).

## Warda el Djazaïria, la diva du Moyen-Orient<sup>23</sup>

Née en juillet 1940 à Puteaux, d'un père algérien et d'une mère libanaise, la jeune Warda débute sa carrière dans le cabaret de son père, le Tam Tam au cœur du Quartier Latin. Elle baigne depuis sa plus tendre enfance dans les milieux nationalistes mais également artistiques de l'immigration algérienne en Métropole. De plus, sa mère lui transmet le goût de la chanson moyen-orientale dont elle lui apprend le répertoire. Forte de ses deux cultures, elle aiguise son écoute et acquiert une capacité extraordinaire à chanter les succès de la chanson de l'exil ou le répertoire de Mohamed Abdelwahab, idole du monde arabe. Ahmed Hachelaf la repère et lui confie dès 1951 une émission enfantine qui se conclut toujours par une chanson interprétée par la jeune fille. Très vite, elle rencontre le succès et entre chez Pathé Marconi. Les plus grands compositeurs du moment lui offrent des titres : *Bladi ya bladi* (*Pays oh mon pays*) du tunisien Mohamed Jamoussi, ou son énorme tube, *Ya Oumi*, (*Oh maman*) du juif tunisien José de Souza, alors musicien dans le cabaret de son père. À quatorze ans et en pleine guerre d'Algérie, elle chante *Ya habibi ya Moudjahid* (Ô ami, Ô combattant) avant d'être expulsée avec sa famille en 1958 à Beyrouth dans le pays de sa mère, en raison des activités militantes de son père. Celle qui n'a encore jamais vu l'Algérie prend le surnom de *El Djazaïria* (*l'Algérienne*) et interprète *Djamila*, en l'honneur de la combattante algérienne au maquis ou *Ana mil djazaïr ana arabia* (*Je suis d'Algérie, Je suis Arabe*). Elle représente également l'Algérie combattante dans les productions panarabiques de 1961, et chante devant le président égyptien Nasser.

Elle découvre l'Algérie après l'indépendance et se marie en 1963 avec Djamel Kesri. A sa demande, elle se retire de la scène pour mieux revenir au début des années soixante-dix. À l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance, le président algérien Houari Boumediène lui demande de chanter. Son accord précipite son divorce. De retour sur scène, elle tente sa chance au Caire, capital de la musique arabe. En Egypte, elle travaille avec les plus grands : Sayed Mekawi, ou le grand Mohamed Abdelwahab. Elle collabore et épouse le compositeur Baligh Hamdi puis tourne dans de nombreuses fictions. Sa carrière lui permet ensuite d'enchaîner les genres maghrébin et moyen-oriental dans des films ou des comédies musicales. Elle entre ainsi dans le panthéon de la chanson arabe. Sa double culture algérienne et libanaise lui a valu d'être considérée, à la mort de la cantatrice Oum Kalthoum en 1976,

---

<sup>23</sup> Biographie faite par Naïma Yahï

comme son héritière. Aujourd'hui, son tube « Haram Tahibbek » - bande originale de *La vérité si je mens* (1997) de Thomas Gilou- est l'une des chansons arabes les plus diffusées au monde.

**Naïma Yah**